



l'embobiné

L'ASSOCIATION CINÉPHILE
MÂCONNAISE VOUS PROPOSE
AU CINÉMA PATHÉ MÂCON

Un Petit Frère

de Léonor Serraille

avec Annabelle Lengronne, Stéphane Bak, Kenzo

Sambin, Ahmed Sylla

France – Sortie nationale le 01/02/2023

JEUDI 25/05/2023 - 21h00

VENDREDI 26/05/2023 - 19h30

DIMANCHE 28/05/2023 - 19h00

LUNDI 29/05/2023 - 14h00



Léonor Serraille - la réalisatrice

Après des études de Lettres à Lyon, Paris et Barcelone, Léonor Serraille intègre le cursus Scénario de la Fémis en 2009.

En sortant, elle réalise un moyen-métrage tourné en 16 mm, *Body*, avec Nathalie Richard, qui est sélectionné à Brive, Créteil, et Osnabrück.

Jeune Femme, son scénario de fin d'études et premier long-métrage avec Laetitia Dosch dans le rôle-titre a reçu la Caméra d'Or lors du Festival de Cannes 2017.

Son deuxième film intitulé *Un Petit Frère* est présenté en Compétition au Festival de Cannes 2022.

Télérama à propos de Un Petit Frère

À peine deux heures pour une fresque : après *Jeune Femme*, son enthousiasmant premier long métrage sur une trentenaire hors des sentiers battus (Caméra d'or à Cannes en 2017), la réalisatrice Léonor Serraille impressionne en racontant la vie, sur plus de vingt ans, d'une Ivoirienne et de ses deux fils, venus s'installer en France en 1989. Avec autant d'ambition que de sens du détail, elle rend profondément romanesque cette odyssee du quotidien en trois volets, qui portent les prénoms de chacun : Rose, puis Jean, et enfin Ernest, le petit frère du titre.

Rose, d'abord, superbement interprétée par Annabelle Lengronne, révélation à la présence magnétique, à la noblesse vacillante. Arrivée d'Afrique avec un passé qu'en deux répliques on devine douloureux, cette jeune mère célibataire est logée, en attendant mieux, par des membres de sa famille installés de longue date dans la banlieue parisienne, et travaille comme femme de ménage d'un hôtel où elle brique, mais fait souvent des pauses pour fumer, pour rêver. Rose n'a peur de rien. Ni de travailler dur, ni de sortir danser, ni d'élever ses fils qu'elle adore mais auxquels elle ne passe rien : il faut qu'ils réussissent, qu'ils soient des élèves exemplaires, même si l'aîné râle quand elle l'habille trop élégamment pour aller à un concours de maths. Rose est une femme libre, ou qui tente de l'être dans une vie précaire et un contexte social où il serait plus simple d'avoir un homme à ses côtés. Sa communauté lui conseille de se caser avec Jules César (Jean-Christophe Folly, parfait). C'est, au contraire, avec un ouvrier tunisien rencontré sur les toits de Paris qu'elle croit l'amour possible, un temps. Avant d'accepter de s'installer à Rouen, délaissant ses fils adorés pour un Français qui lui promet la lune...

Les fils, eux, grandissent, au fil du film, pendant que les rides tracent sur le visage de Rose les sillons d'une certaine désillusion. Mais pas une once de misérabilisme dans le regard précis et poétique de Léonor Serraille. Pas de tragédie ou de sociologie faciles : la vie est un doux drame en soi, quand on est une femme qui n'accepte aucun diktat, mais qui se trompe aussi. Ou quand on est un jeune homme qui en veut à sa mère pour cela, et retourne à la case départ comme pour la punir... Le petit frère, lui, fera son miel plus ou moins amer de tout cela, en baissant la tête devant les policiers — la séquence de contrôle d'identité, humiliante, est le seul moment ouvertement politique du film, et frappe d'autant plus, avec un Ahmed Sylla d'une grande intensité, loin de son emploi comique.

Il y a quelque chose de mystérieux et de fascinant dans la modestie de cette chronique au long cours, qui évite les clichés sur l'immigration et l'intégration, et où chaque détail touche juste, comme cette boîte de chocolats offerte par la mairie de Paris avec un mot que Rose pense écrit de la main même de Jacques Chirac... Ou ce principe transmis par Rose à ses fils : il faut se cacher pour pleurer. « On pleure dans sa tête ? » mime, avec un geste délicieux, le petit Ernest lors d'un déjeuner. C'est ça, on pleure à l'intérieur. Un grand film sur la beauté de la fierté.

Guillemette Odicino

Entretien avec la réalisatrice - Extraits

Comment est née l'idée de Un Petit frère ?

Je crois que le film est né d'un manque, et d'un étonnement de ne pas voir cette histoire- là portée au cinéma, alors qu'elle faisait autant partie de mon pays, de ma vie. Ce projet de « roman de famille » est également lié à un besoin que j'avais de raconter une partie de leur histoire à mes enfants, ou du moins une interprétation de cette histoire. Après *Jeune femme* j'avais aussi envie de me tourner vers un projet très différent et romanesque. J'en ai parlé au père de mes enfants car le projet prenait soudain forme dans ma tête. Je cherchais j'imagine une forme de « validation » de sa part mais il m'a répondu « ce qui compte c'est que tu racontes cette histoire à ta façon ».

J'ai mis quelques mois à intégrer que ce serait très librement inspiré de son histoire et que ce serait mon film. J'y ai vu un territoire qui correspondait aux questionnements qui m'habitaient à ce moment-là : qu'est-ce que ça veut dire être une famille? Être une mère, un fils ? Venir d'ailleurs, et être français ? Le film vient de cette carte blanche totale qui m'a été donnée. J'ai abordé le film avec un mélange de libertés et de responsabilités.

La structure du film est assez originale. À la fois linéaire et en étoile.

Elle s'est imposée d'elle-même. Les trois personnages m'intéressaient tous. J'aimais bien que les époques coulissent entre elles par leur intermédiaire. À l'intérieur des parties, j'ai déployé des fils narratifs, comme des parenthèses dans la structure, des respirations autorisées pour chaque personnage. Chacun a ses moments hors de la dramaturgie, qui ne « servent à rien » et qui pourtant sont essentiels, comme des échappées, des fenêtres qui s'ouvrent, et qui laissent le film respirer. C'était le cœur du montage, de trouver cet équilibre ténu en taillant au plus vif le récit, tout en assumant des touches plus impressionnistes.

Le récit de Un Petit frère est très ample, mais il me semble que la mise en scène vise au contraire une certaine sobriété. Comment l'avez-vous pensée ?

L'écriture est un long processus un peu fou dans lequel tout doit être très maîtrisé. Alors dans la mise en scène, je cherche l'inverse, le lâcher-prise. Je suis plutôt instinctive en ce qui concerne la réalisation. Faire un film c'est préparer des surgissements, mais lesquels ? Au moins j'en sais, au mieux je me porte.

Mais sur ce film, il y avait beaucoup de décors, plusieurs époques, pas mal de contraintes inhérentes. Il a fallu beaucoup plus anticiper que *Jeune femme*. Alors le travail, c'était de préparer le terrain pour pouvoir faire les choses le plus librement possible. J'avais du temps, et une incroyable Directrice de la Photographie (Hélène Louvart) qui a tout de suite compris comment je fonctionnais et qui a sans cesse œuvré pour que le film puisse trouver son souffle au maximum. On a essayé de varier les énergies et les dispositifs, pour créer des sensations différentes. Le film a trois parties mais ce ne sont pas trois courts-métrages, il fallait également trouver le glissement dans le rendu de l'époque, qui soit invisible et élégant, « organique ».

Prochaines séances :

Le Marchand de sable (Jeu 25/05 18h30 – Dim 28/05 19h00 – Lun 29/05 19h00 – Mar 30/05 20h00)

Pour la France (Jeu 01/06 18h30 – Dim 04/06 19h00 – Lun 05/06 14h00 – Mar 06/06 20h00)

La [très] grande Évasion (Jeu 01/06 21h00 – Dim 04/06 11h00 – Lun 05/06 19h00)